

Tiré à part

COMPTE-RENDU

***GEOGRAPHIE ET IMPERIALISME.
DE LA SUISSE AU CONGO ENTRE EXPLORATION
GEOGRAPHIQUE ET CONQUETE COLONIALE
DE FABIO ROSSINELLI***

Bertrand LEVY

Société de Géographie de Genève

A paraître dans :

Le Globe, Revue genevoise de géographie, T. 162, 2022
Société de Géographie de Genève

COMPTE-RENDU***GEOGRAPHIE ET IMPERIALISME.
DE LA SUISSE AU CONGO ENTRE EXPLORATION
GEOGRAPHIQUE ET CONQUETE COLONIALE
DE FABIO ROSSINELLI*******Bertrand LEVY***

Société de Géographie de Genève

La Suisse, ses sociétés de géographie et le contexte colonial

Fabio Rossinelli est historien critique de l'Histoire suisse et spécialiste de ses liens transnationaux. Tessinois de naissance, il a accompli ses études d'histoire contemporaine à l'Université de Lausanne. Son mémoire, portant sur les liens de la Société de Géographie de Genève (SGG) avec « l'impérialisme suisse »¹, a été qualifié de regard perçant sur la période par Benjamin Chaix². Dense et concentré, il mettait en relief un des aspects de la SGG, son lien avec le colonialisme entre 1858 et 1914, avec entre autres une enquête palpitante sur le Congo : en quoi quelques membres influents de la SGG comme Gustave Moynier accompagné d'Henri Bouthillier de Beaumont, son président-fondateur, avaient facilité la tâche de Léopold II, roi des Belges, dans la création de l'Etat Indépendant du Congo, un Etat façonné juridiquement par Gustave Moynier et de facto propriété du roi des Belges. La colonisation du Congo, 75 fois la superficie de la Belgique, où la voie centrale, l'artère de la colonisation, est le fleuve Congo, n'a pu se faire qu'avec l'assentiment des puissances européennes ; la Belgique n'avait pas les moyens de maîtriser seule le cœur de l'Afrique Centrale. Gustave Moynier, habile diplomate, créateur du CICR, avait tous les atouts et les liens utiles à cette entreprise.

Fabio Rossinelli reprend et développe cette enquête dans sa thèse élargie au rôle des Sociétés et associations de géographie suisses. C'est la première thèse sur l'histoire des sociétés suisses de géographie, une thèse d'histoire à large spectre sur un sujet très peu traité. Il existe une brève présentation de Peter Jud (1995)³ de ces sociétés, auxquelles il attribue un

*Neuchâtel, Alphil, 2022, 745 p., ill. coul.

rôle plus scientifique que politique. En 2016, *GeoAgenda*, le bulletin de l'Association Suisse de géographie, a demandé à chaque SG de se présenter en deux pages⁴. La plupart des SG ont mis l'accent sur leurs activités contemporaines.

A intervalles irréguliers, il paraît une étude historique sur une des SG suisses, comme l'ouvrage très éclairant dirigé par Patrick Rérat et Etienne Piguet (2011)⁵ pour le 125^e anniversaire de la création de la Société Neuchâteloise de Géographie (SNG). Plusieurs études récentes croisent le chemin d'une SG suisse en particulier : mentionnons la thèse de Lionel Gauthier (2013)⁶ sur les voyages d'Alfred Bertrand autour du monde et ses clichés photographiques (SGG), les visages d'Asie dans *Le Globe* (SGG) par M. Montaquila (2014)⁷, un article très fouillé sur le voyage de Gustave Revilliod (SGG) en Asie par Danielle Buysens (2018)⁸, le mémoire de Maximilian Heitmann (2018)⁹ sur l'institutionnalisation de la géographie à travers la SGG et la SNG. J'ai brossé un panorama historique du *Globe* en 2015¹⁰.

En Suisse alémanique, Peter Jud (1989)¹¹ a signé un article très complet sur la Société Géographique-Ethnographique de Zurich à l'occasion de ses 100 ans ; Markus Schürpf (2006)¹² a consacré un ouvrage au Musée photographique de la Société de Géographie Commerciale d'Aarau, société disparue qui revient sous la plume de Dominik Dürst (2022)¹³ sur son alliance entre science et économie. Récemment, Lea Pfäffli (2021)¹⁴ a publié un ouvrage sur les expéditions suisses au Groenland centrées sur Alfred de Quervain en lien avec le colonialisme danois ; Alfred de Quervain a présenté son plan d'expédition polaire à la SGG et laissé plusieurs contributions au *Globe*¹⁵. Toutefois, au niveau national, la thèse de Fabio Rossinelli innove : dix ans de travail, si l'on inclut le mémoire, un ouvrage clé de 745 pages pour la thèse, couronnée par le Prix Whitehouse de l'Université de Lausanne, récompensant une recherche portant sur les liens entre la Suisse et un pays étranger¹⁶.

Sa démonstration selon laquelle les SG suisses ont été les fers de lance d'un colonialisme « à la Suisse », un impérialisme « oblique » (expression de Roland Ruffieux reprise par Bouda Etemad)¹⁷, pas le fait d'un Etat colonisateur mais de milieux privés et d'associations appuyés par des personnalités politiques, est implacable. Masquée sous des visées philanthropiques, particulièrement développées à Genève, aidée dans ses débuts par le juriste qu'est G. Moynier, l'exploration du Congo

commanditée par Léopold II à Stanley, va donner lieu à un mouvement de fondu enchaîné qui mène à sa colonisation. Faut-il préciser qu'une exploration peut être pacifique ou violente. Quand Alfred Bertrand explore le Haut-Zambèze pour remplir un blanc de la carte à l'aide d'une vingtaine de porteurs africains qu'il a loués à des chefs de tribus, il le fait toujours en accord avec les pouvoirs locaux ; en revanche, quand Stanley descend le fleuve Congo avec ses 150 hommes, il doit forcer le passage à plusieurs reprises et des combats sanglants s'ensuivent avec des tribus indigènes¹⁸. L'exploration comme la colonisation du Congo s'est souvent effectuée sur un mode brutal : certains estiment que la moitié des autochtones périrent au terme de cette période. Cela ne signifie pas que tous les colons se soient mal comportés individuellement ou que la colonisation n'ait rien apporté, mais que le système colonial, par les relations dissymétriques qu'il crée entre colons et colonisés, favorise la violence impunie. Beaucoup d'Européens se sont enrichis au Congo de manière indue.

La thèse de F. Rossinelli démêle l'entrelac juridique, politique et administratif qui part de commissions créées au sein des SG européennes où les SG suisses prennent une part active. Le résultat est la Conférence géographique de Bruxelles sur l'Afrique Centrale de 1876 ; Gustave Moynier y représentera la Suisse dès 1877. C'est une enquête dans le sens étymologique – *histor* signifie enquête en grec. Si le lacis institutionnel du projet colonial est très bien rendu, c'est une histoire faite par le haut, sans contact avec le terrain géographique, qui nous est proposée. Le terrain de l'historien, ce sont les archives. Comme l'auteur n'a aucune prétention en géographie, on apprend peu sur la manière dont s'opère à méso-échelle territoriale cette entreprise d'appropriation du cœur de l'Afrique (titre d'un chapitre). C'est la limite de ce travail. Dans le processus continu qui va de l'exploration à la colonisation, quel rôle ont joué les stations hospitalières montées par les explorateurs et fréquentées par les expéditions successives ? Quel a été le décalage entre le programme d'observation du territoire énoncé en détail dans *Le Globe*¹⁹, très honorable dans son intention, et la réalité vécue ? Quels types de résistance ont rencontré les Européens, quelles ont été leurs satisfactions et leurs frustrations dans la rencontre avec les peuples indigènes ? Comment ceux-ci ont-ils agi et réagi ? Autant de développements possibles de cette thèse déjà très riche.

Que la Suisse ait été prise dans l'aventure coloniale était déjà connu au XIX^e siècle, comme en témoigne ce passage de Numa Droz cité dans la thèse :

« Si nous ne sommes pas un peuple de marins, nous n'en avons pas moins nos explorateurs et nos colonisateurs. L'amour de la science aussi bien que la recherche du gain a conduit de nombreux Suisses dans les expéditions les plus hardies. Les noms de nos savants géographes, géologues, naturalistes, astronomes, ont leur éclat à côté de ceux des plus grands pays. Nos commerçants sont établis sur tous les points du globe et entretiennent avec la mère patrie les relations d'intérêts les plus étroites, fortifiées par cet amour du sol natal qui caractérise les peuples montagnards. Nos colons, nos agriculteurs se trouvent en rangs serrés dans diverses parties du nouveau monde, où de vaillants pionniers apportent leurs habitudes d'ordre, leur esprit de sociabilité, leur besoin de culture intellectuelle, leur organisation démocratique. Nos tissus et nos montres sont aussi des agents suisses qui pénètrent partout où la civilisation s'éveille et qui nous mettent en rapport avec tous les continents, avec toutes les races, avec tous les peuples et les peuplades dont se compose l'humanité. »²⁰

Numa Droz (La Chaux-de-Fonds, 1844 - Berne, 1899) fut conseiller fédéral entre 1875 et 1892, chef notamment du Département des Affaires étrangères et membre influent de la SG Berne. Il était un de ces hommes pivots entre le pouvoir et les sociétés de géographie. Radical, il défend l'enseignement laïc, et évite de mentionner le colonialisme religieux des missions suisses (Mission bâloise, Mission romande), très actives en Afrique. Sa vision coloniale s'est-elle projetée dans les manuels de géographie de l'époque ? Il vaudrait la peine de l'examiner. Numa Droz ne parle pas d'impérialisme ; au contraire, il insiste sur les vertus démocratiques du pays exportables à l'étranger, un colonialisme façon suisse, pacifique dans son essence.

Cent cinquante ans plus tard, Fabio Rossinelli livre une version inverse : la Suisse était alignée sur les puissances coloniales impérialistes. Elle les aurait même aidée à accomplir leur tâche : en leur proposant des solutions politiques d'arbitrage entre les puissances rivales, comme sur le droit à naviguer sur le fleuve Congo (proposition de Frank de Morsier de la SGG, sans suite officielle, mais reprise par la Belgique de manière intéressée) ; en participant financièrement à des emprunts bancaires redonnant de l'air

économiquement aux colonies, comme l'emprunt congolais de 150 millions de francs décidé à Bruxelles où participent des banques suisses ; en perpétuant le système colonial inique sur le plan humain à l'aide de théories scientifiques ou philanthropiques aujourd'hui considérées comme spécieuses, comme le racisme philanthropique de G. Moynier. Cet oxymore peut être résumé ainsi : les Blancs sont supérieurs aux Noirs en matière de civilisation, mais ils leur viennent en aide en s'efforçant de les « civiliser », en les bien traitant, et en leur conférant des droits (droit humanitaire). Si ce seul précepte avait été mis en œuvre au Congo, il n'y aurait pas eu toutes les exactions que l'on connaît (scandale des mains coupées...). Gustave Moynier savait qu'il opérait dans un monde très imparfait²¹.

Dans le courant critique de l'histoire suisse auquel adhère F. Rossinelli, il s'agit toujours de démontrer que la Suisse n'est pas un *Sonderfall* idéal parmi les nations, mais qu'elle a fait aussi mal que les autres... C'est un postulat de départ qu'il faut connaître quand on aborde cette thèse.

On pourrait aussi montrer l'avvers de la médaille. Tous les arguments, dans la thèse de F. Rossinelli, sont réversibles. C'est sa force et sa faiblesse. C'est ce que j'avais déjà ressenti au sortir de sa conférence donnée à la SGE0 en 2019²² : toutes ses critiques à l'égard la SGG de l'époque pouvaient être retournées : la banque, la philanthropie, l'ouverture sur le monde lointain, qui caractérisent la SGG du XIX^e, sont aussi à la source du rayonnement et de la prospérité de Genève. L'Histoire est sujette à interprétations et réinterprétations diverses.

La thèse de F. Rossinelli envisage une Histoire faite par le haut, des personnages puissants, des institutions, des associations, des commissions. On pourrait au contraire choisir de faire une histoire par le bas, qui part du vécu. Car il y a eu une colonisation par le bas et une autre par le haut. C'est de cette dernière exclusivement dont parle F. Rossinelli : les grands commerçants, les industriels, les banquiers, les missionnaires, ceux qui sont investis (ou se sentent investis) d'un pouvoir, qui désirent étendre leur entreprise, commerciale ou religieuse, dans les pays d'outre-mer. Ces personnages ont aussi un vécu que la thèse n'envisage pas. La colonisation par le bas, c'est l'émigration à l'étranger, dans des contrées lointaines où les terres sont abondantes mais pas toujours faciles à cultiver. Certains pays sont des colonies, d'autres pas. Les émigrés suisses sont dans leur majorité pauvres ; certaines communes, qui n'arrivent plus à les

nourrir, leur paient le voyage simple course. Les SG suisses entretiennent des liens, renseignent le pays sur ces phénomènes. Il s'agit d'inventer des moyens de survivre, de s'inventer une nouvelle vie pour ces émigrés, et de prendre sa place dans la concurrence internationale pour les commerçants, quand s'ouvrent de nouveaux débouchés. Pour les missionnaires protestants, il s'agit de contrer l'islamisation du continent africain, et de combattre l'esclavage qui y est associé²³.

Sur le choix du mot « impérialisme »

La thèse est problématisée dans un sens marxien ou radical dans la terminologie anglo-saxonne. L'impérialisme défini par l'auteur, c'est un phénomène de pouvoir, une domination, qu'il s'exerce à l'échelle individuelle ou d'un groupe. Son sens est extensible à souhait, tout comme l'expansionnisme. C'est dangereux. Une caricature montrait un petit enfant dans un appartement qui répand ses jouets en-dehors des limites de son parc. Commentaire de la mère au père : « Ne trouves-tu pas qu'il devient expansionniste ? » Il y a un sens littéral et un sens figuré à cette notion comme à l'impérialisme. On parle d'empire industriel ou commercial. Sens figuré. En géographie politique classique, version Ratzel²⁴, l'impérialisme d'un Etat se mesure par toute une série de critères : position, superficie, extension des frontières, politique extérieure, etc. Un empire colonial, ce n'est pas un petit enfant qui joue à l'extérieur de son parc ; c'est un débouché maritime, une armée puissante, une flotte de guerre, des lois, une monnaie, une langue, une administration, des forces de l'ordre, un système politique qu'on impose au pays conquis. La Suisse n'a jamais été une nation impérialiste au sens littéral. Elle a pu l'être au sens figuré par ses entreprises, ses banques, son commerce, ses missions qui ont appuyé ou qui se sont insérés dans le colonialisme d'Etats, qui eux étaient des empires. Comment la Suisse, désireuse de commercer avec le monde, aurait-elle pu faire autrement, elle qui au XIX^e était exclusivement entourés d'empires beaucoup plus puissants qu'elle, les empire français, allemand, italien, austro-hongrois ? Dans un tel cas dit Ratzel, le petit Etat a intérêt à devenir un Etat tampon, neutre politiquement²⁵.

La thèse de F. Rossinelli cite volontiers Henri Lefebvre (qui soit dit en passant n'est pas géographe). Dans la logique marxiste, l'impérialisme colonial est le fait de dominants (les colons) qui asservissent les dominés

(les colonisés) dans une superstructure (construction étatique) basée sur la violence, que celle-ci soit effective ou symbolique. Dans le cas du Congo, les colons sont blancs, les colonisés sont noirs, et la division du travail se fera selon la couleur de la peau. Vision inique et inacceptable sur le plan éthique ; tout le monde est d'accord là-dessus aujourd'hui.

Toutefois, cette vision d'un monde en noir et blanc correspond-elle à la réalité coloniale vécue par les Suisses ? Pas forcément. La domination est une position relative dans l'espace et dans le temps. Les colonies ont leurs hiérarchies intermédiaires. Paul Guichonnet, dans « Les Valaisans et la colonisation de la Mitidja »²⁶ (Algérie), a montré que les administrateurs coloniaux français ne rendaient pas toujours la vie facile aux Valaisans expatriés. Les colons suisses étaient relégués sur des terres plus difficiles, dans de l'habitat abandonné où plus personne ne voulait aller. Dans ce cas, il n'est même pas sûr que les colons suisses, extrêmement pauvres, avaient les moyens d'exploiter de la main d'œuvre locale. Ils n'étaient pas des dominants mais des émigrés sans le sou, dépendants du bon vouloir de l'administration coloniale.

Il arrive un jour où les dominants sont chassés par les dominés, les autochtones, et la hiérarchie s'inverse. Ce qu'oublie de dire Fabio Rossinelli, c'est que si la Suisse était bien le pays au XIX^e qui avait les relations économiques les plus intenses avec l'outre-mer et spécifiquement le Tiers-Monde, les possessions territoriales des Suisses ressemblent à des confettis sur la carte du globe comparés à ceux détenus par les ressortissants des puissances coloniales. Ce n'est donc pas un impérialisme ou un expansionnisme de type territorial, mais un phénomène de géographie du pouvoir (Claude Raffestin)²⁷. Le pouvoir peut s'exercer n'importe où ; c'est une relation humaine, sociale, et il n'est pas lié a priori à un territoire. Cette conception foucaldienne du pouvoir et de la domination est applicable aux relations entre la Suisse et les colonies qui ne lui appartenaient pas politiquement, mais où ils commerçaient, s'établissaient dans un cadre colonial dessiné par d'autres.

« Les sociétés de géographie, think tanks d'une économie suisse déjà globalisée » titre un article de Frédéric Burnand²⁸. F. Rossinelli explique pourquoi il préfère le terme d'impérialisme à celui de globalisation. Un monde globalisé est multipolaire et tend à aplanir les obstacles séparant les peuples ; l'impérialisme au contraire se caractérise par une domination d'un groupe sur un autre groupe, les met en contact mais produit de

l'inégalité ; le racisme est davantage lié à l'impérialisme colonial qu'à la globalisation.

F. Rossinelli définit l'impérialisme comme « un rapport de domination d'un homme, d'un groupe ou encore d'un pays sur d'autres »²⁹. Il constate qu'il n'y a pas de consensus sur sa définition ; il s'agit plutôt d'une conception que l'auteur associe au capitalisme et à la bourgeoisie dominante. Résumons les idées qu'il réunit, auteur par auteur, puis faisons-en la critique. Il convoque d'abord John Hobson (1902), un économiste libéral pour qui l'expansion de l'Europe métropolitaine dans le monde périphérique est liée à la sous-consommation de la classe ouvrière européenne, trop mal payée pour bénéficier d'un pouvoir d'achat capable de rentabiliser les lourds investissements capitalistes. Le grand patronat ira chercher des débouchés plus rentables à l'étranger, notamment dans des régions d'outre-mer. Cette conquête de nouveaux marchés s'accompagne de « pressions formidables sur le gouvernement et sur la presse pour conquérir, par la force si nécessaire » ces nouveaux marchés³⁰. D'où l'appui du grand patronat à la colonisation. Pour Hobson, l'impérialisme est donc une excroissance du capitalisme résorbable par des réformes internes : il faut mieux rémunérer les classes laborieuses pour l'arrêter³¹.

Rosa Luxemburg, dans *L'accumulation du capital* (1913), démontre, en s'appuyant sur la théorie économique de Karl Marx, que le capitalisme est structurellement condamné à s'étendre sans cesse, et que sa survie dépend de l'absorption de régions précapitalistes, cas des colonies.

Vladimir Lénine, dans *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme* (1916), voit l'impérialisme comme une phase inévitable du capitalisme. « (...) ce dernier est dominé par une oligarchie financière qui monopolise le marché intérieur et qui crée des unions monopolistiques au niveau international »³². Les oligarques de la finance s'entendent pour se partager le monde, chacun d'eux obtient la protection et le support de son Etat, mais naissent des rivalités qui poussent alors les puissances concurrentes à se faire la guerre. Pour Lénine, le capitalisme détruira le monde par des guerres incessantes, sauf si survient la révolution socialiste qui mettra fin à ces rivalités et pacifiera le monde.

Suit le volet sociologique de l'impérialisme. Pour Joseph Schumpeter, économiste autrichien, (*Contribution à une sociologie des impérialismes*, 1919), le réflexe impérialiste ne provient pas de l'économie mais « est une

forme d'atavisme qui touche les milieux aristocratiques autrefois au pouvoir mais désormais déclinants »³³. Ceux-ci chercheraient à regagner leur puissance perdue. Les aristocrates réaffirmeraient des valeurs féodales et guerrières face à la bourgeoisie qui n'en veut pas.

F. Rossinelli convoque aussi Hannah Arendt, philosophe et politologue allemande, pour qui l'expansion du capital dans le monde, au XIX^e siècle, n'est pas en soi impérialiste. « Elle le devient, cependant, lorsque l'Etat, suivant des desseins racistes et totalitaires, favorise le processus à l'œuvre par la soumission des pays économiquement exploitables »³⁴. L'impérialisme, dépend donc selon elle du pouvoir étatique et non de l'économie.

Pour Edward Saïd, auteur de *L'orientalisme* (1978) et de *Culture et impérialisme* (1993) et inspirateur des études postcoloniales qui vont suivre, c'est la dimension immatérielle de l'impérialisme qui est privilégiée et qui se traduit par l'étude des représentations (littéraires, iconiques, scientifiques...) occidentales. Pour Saïd, c'est le sentiment de supériorité intellectuelle et morale des Occidentaux par rapport au reste du monde, une auto-conviction qui repose sur un imaginaire artistico-littéraire construit depuis l'Antiquité, qui favorise les idées impérialistes. L'autre y serait vu de manière simpliste, déformée et dénigrante³⁵. (Ce n'est de loin pas toujours le cas et l'Occident n'est pas seul à pratiquer l'ethnocentrisme.)

Ensuite, F. Rossinelli condense les approches contemporaines des études postcoloniales, la *new imperial history* (années 1990), enfin la *transimperial history* (à partir du milieu des années 2010). Ce sont des études transdisciplinaires provenant des pays anglophones et qui combinent l'aspect immatériel et matériel. Les concepts de race et de genre seront notablement appliqués à des analyses de représentations des colonisés par les colonisateurs. Ces études aussi soulignent à quel point ces facteurs ont forgé l'identité occidentale. L'auteur met très bien en évidence l'évolution de ces approches qui se dirigent vers un abandon progressif du concept d'impérialisme au profit de théories où l'on met en avant la circulation des idées, l'influence réciproque entre colonisés et colonisateurs. L'impact s'inverse même parfois entre la périphérie qui aurait influencé le centre de manière plus durable que l'inverse. Cela s'observe en musique³⁶. Avec la *transimperial history*, c'est le système-monde qui est promu, les interconnexions des acteurs, une forme de la

globalisation. Par exemple, les Latino-américains ont qualifié en 1992, année de la commémoration des 500 ans du débarquement de C. Colomb en Amérique, de « Grande Rencontre » ; ils ont relégué les « Grandes Découvertes » dans les archives de l'Histoire occidentale.

Deux éléments frappent dans cette lecture : premièrement l'importance primordiale du contexte géographique, historique et existentiel des auteurs en regard de leur théorie ; deuxièmement, ce sont les changements de rapports de force, donc le contexte géopolitique, qui influencent le choix des concepts. Hobson et la sous-consommation des masses laborieuses, c'est la *working-class* anglaise du XIX^e ; Lénine, en 1916, dans sa vision belliciste du monde, est influencé par la Première Guerre mondiale. Sa conception d'oligarques qui se partagent le pouvoir est celle d'un Russe révolutionnaire. Schumpeter, socialiste viennois, qui publie son livre en 1919, est aussi influencé par la Première Guerre et le contexte germanique. Des hobereaux allemands qui poussent à la guerre, des aristocrates des défunts empires austro-hongrois ou russe qui militent dans les sociétés de géographie, oui, il y en a eu. La situation était assez différente en Suisse. Hannah Arendt, c'est le racisme de l'Etat allemand hitlérien. Rien de comparable en Suisse. Ed. Saïd, penseur palestinien, est marqué par la conception de l'Orient par les Occidentaux aux XIX^e et XX^e siècles, plus que par la puissance du mythe de l'Orient en Occident depuis les temps bibliques.

Ainsi, ces théories ne définissent pas l'impérialisme de la même manière ; chacune a ses propres approches et objets d'analyse. Certes, mises bout à bout, ces différentes conceptions de l'impérialisme donnent des idées concernant le comportement de certains membres des SG suisses, mais aucune ne s'y applique pleinement et ne convainc totalement. Pourquoi ? Parce que la Suisse et ses SG évoluent dans un contexte de géographie politique particulier, celui de la neutralité. C'est la limite d'une conception transnationale de l'Histoire. On trouve facilement des contre-exemples. Aujourd'hui, les rapports de force entre Blancs et Noirs, entre Occidentaux et Africains d'origine, tendent à s'équilibrer, d'où l'émergence d'approches contemporaines basées sur les apports réciproques.

Ce ne sont pas les approches contemporaines que choisit F. Rossinelli, car il estime qu'au XIX^e siècle, c'est l'impérialisme colonial qui est à

l'œuvre et pas autre chose. Cela se défend ; il est vrai que « global » est un terme passe-partout qui peut aussi cacher des intentions dominatrices.

Exemples et contre-exemples

Evoquons quatre personnalités en Suisse romande : H.B. de Beaumont, le fondateur et président de la SGG pendant 27 ans, G.H. Dufour, son membre le plus illustre, Elisée Reclus, autre membre scientifiquement reconnu et Albert Gobat, homme pivot entre la SG Berne et le pouvoir politique, membre d'honneur de la SGG.

H. B. de Beaumont appartenait à une famille noble, proche des empires russe, français, belge... mais il n'était pas un impérialiste belliciste. Colonialiste certainement, impérialiste, on ne le sait pas tant qu'une biographie documentée n'aura pas été écrite. Ses ancêtres sont des banquiers et l'un de ses sept enfants, Gustave, deviendra un peintre réputé. Il milite cartographiquement pour l'adoption d'un méridien neutre en 1888³⁷, lié à aucun empire, un méridien qui coupe les mers et les océans au niveau du Détroit de Béring et qui n'appartient à personne, contrairement au méridien de Greenwich imposé par le British Empire en 1884.

La principale contribution d'H.B. de Beaumont dans *Le Globe* est une monographie régionale sur Arcachon³⁸. En outre, comme agronome, il traduit un essai du russe sur l'agriculture au Kamtchatka³⁹ où est mise en évidence la complémentarité des genres de vie des colons russes venus pour y implanter l'agriculture et celui des indigènes de la région pratiquant la chasse et la pêche. Comment les indigènes influencent les colons plutôt que l'inverse est la leçon morale de l'article. Ainsi, les colons finissent par adopter en grande part le genre de vie des indigènes, qui en retour voient leur nourriture quotidienne enrichie grâce aux cultures maraîchères des Russes.

De Beaumont est certes colonialiste mais pas dans le sens d'une domination violente ; il recherche au contraire des modes de fraternité. C'est un consensuel qui, par ses qualités humaines et scientifiques, parvient à rassembler des forces éparses dans la cité scissipare qu'est Genève. Il fait de la SGG une société respectée sur le plan local, national et international. Professionnellement, c'est un entrepreneur (domaine agricole) ; il essaiera en vain de créer à la SGG une section de géographie commerciale. Il n'est pas raciste⁴⁰ ; il imprime au *Globe* un style digne. Il

n'y a pas vingt lignes racistes dans *Le Globe*, toutes années confondues. Juste des scories de racisme ici ou là, témoins d'une époque égarée. Nous y reviendrons.

Deuxième exemple, le militaire le plus haut gradé de la SGG, le Général Dufour. Il entre à la SGG en 1860 par intérêt scientifique et personnel ; il en devient le bibliothécaire attitré, ce qui lui permet de s'occuper personnellement de la collection cartographique qu'il lui lègue. Faut-il rappeler que Dufour a été un général pacificateur et qu'il a unifié la nation autour de sa Carte nationale, un des sommets de l'art cartographique du XIX^e siècle ? Certes, il était un admirateur de Napoléon dans sa jeunesse, avait servi dans son armée impériale, mais en 1860, tout cela n'était que souvenirs. Il était trop attaché à la Constitution Fédérale pour être un impérialiste.

Troisième exemple *a contrario* : Elisée Reclus, membre de la SGG et de la SNG. En tant qu'anarchiste, il est un anti-impérialiste convaincu ; dans l'Introduction de sa *Nouvelle Géographie Universelle*, il dessine un monde au futur multipolaire sans pôle dominant. Elisée Reclus avait aussi un côté pro-colonialiste ; il avait de la sympathie pour les émigrés pauvres qui allaient peupler des terres quasi vierges et les mettre en valeur ; il estimait aussi que les colonies pouvaient abriter des expérimentations sociales empêchées en métropole (colonisation utopique), comme des communautés animées par des idéaux socialistes saint-simoniens ou fouriéristes⁴¹. En revanche, il était farouchement anti-colonialiste dans le sens des conquêtes militaires et des procédés impériaux de domination⁴². Ajoutons que son œuvre scientifique a toujours été bien critiquée à la SGG.

Enfin, Albert Gobat, né à Tramelan en 1842, conseiller d'Etat de l'Instruction Publique du canton de Berne et conseiller national radical, était membre de la Ligue de la paix et de la liberté. Il décroche le Prix Nobel de la Paix en 1902 avec Elie Ducommun, une année après Henri Dunant, pour son engagement en faveur de l'établissement de la Convention de La Haye pour le règlement pacifique des différends en 1899. A. Gobat milite dans son travail de parlementaire pour les écoles professionnelles, pour la création d'un réseau de musées suisses de commerce qui exposeraient des objets comme on pouvait en admirer dans les expos nationales et universelles. Rien n'indique qu'Albert Gobat fût un impérialiste ; son œuvre majeure est un livre de voyage illustré,

Croquis et impressions d'Amérique, une géographie de l'Amérique du Nord pleine d'humanité⁴³.

Pour résumer, l'impérialisme n'est absolument pas partagé par les membres des SG suisses. Beaucoup recherchent des contacts commerciaux mais aussi scientifiques avec les puissances coloniales, sans en partager obligatoirement les principes politiques.

Sur l'écriture géographique des revues sociétaires

La deuxième partie de la thèse évoque le contenu des revues géographiques sociétaires et les réseaux des correspondants dans le monde des SG suisses. Le premier traitement méthodologique est quantitatif, le second, qualitatif. Dans le premier volet, très inspiré par la méthodologie de Laura Péaud dans sa thèse⁴⁴, F. Rossinelli dresse une cartographie fine des réseaux de correspondants dans le monde des SG suisses. Puis il ventile les 809 études des revues sociétaires parues entre 1858 et 1914 par continents. Il prouve que la majorité des articles issus des revues de SG est consacrée aux pays lointains, Afrique et Asie en tête. Les études concernant l'Europe croissent au fur et à mesure qu'on s'approche de 1914, ce qui démontre bien que les explorations au long cours, raison d'être des SG à l'origine, se réduisent. Ce sera une des causes de leur déclin. Ensuite, l'auteur classe ces études selon une répartition thématique que voici, dans un ordre décroissant⁴⁵ : exploration et description (27,4%), environnement (14,7%), histoire (12,4%), ethno-anthropologie (11,8%), économie (10,7%), colonisation (7,1%), autoréférence (6,4%), méthodologie (5,7%), politique et société (3,8%). Ainsi, l'exploration domine, et la colonisation est un thème parmi d'autres, même si de nombreux articles ont un fond colonial, souvent crypté. Il n'est pas simple de faire un classement thématique, car la géographie est par nature multi-thématique. Et beaucoup d'auteurs ne font pas de la géographie dans le sens où on l'entend aujourd'hui, mais appliquent leur spécialité ou une thématique dans un cadre géographique. Ce qu'on observe aussi, c'est que les articles sont pauvres en références bibliographiques, ce qui n'est pas de nature à légitimer leur scientificité ; c'est une tendance de cette époque qui n'est pas spécifique aux SG.

Le deuxième volet, « L'outre-mer dans les textes » est une analyse qualitative et de contenu de textes et de quelques cartes et images issus des périodiques sociétaires, de relations de voyage et d'exploration

essentiellement. Le côté éclairant, c'est le rôle joué par la comparaison : « Voyager, c'est comparer » disait Paul Morand. Les textes choisis montrent clairement le sentiment de supériorité des Européens face aux Africains ; c'est ce qui justifie leur « mission civilisatrice ». F. Rossinelli ne maîtrise pas l'ensemble des codes du récit de voyage ; il n'envisage pas le récit ou plus précisément la relation de voyage comme un tout. Il utilise la technique du saucissonnage, des citations mises bout à bout extraites de différentes relations de voyage, pour montrer leur « racisme » ou leur insolence. Les recherches de Lorenza Mondada, Claude Reichler et Frédéric Tinguely auraient été utiles à l'analyse. Le point positif est qu'on découvre des explorateurs alémaniques très peu connus en francophonie, mais le sujet est si vaste qu'il ne peut être que superficiellement traité. Certains auteurs mériteraient une thèse.

Sur la question du racisme, il y a un hiatus entre l'annonce du livre et la matière traitée : sur la 4^e page de couverture, on lit : les associations géographiques en Suisse « représentent, à côté d'autres milieux, des cénacles où se produit un discours raciste accompagné d'actions expansionnistes ». Rien de moins. Pourtant, la thèse reste très discrète sur le racisme supposé de ces associations. Le sujet n'est effleuré qu'en fin de volume ; F. Rossinelli tente de manière peu convaincante de prouver que le contenu d'une relation de voyage, celle de L. Borel en Gambie⁴⁶, est raciste. Dans son interprétation, F. Rossinelli fait preuve d'une conception très extensive du racisme. Il reprend dans une note la distinction d'Hannah Arendt qui distingue la pensée raciale, affirmant l'existence des races dans l'humanité, de la pensée raciste, consistant à dénigrer, voire détruire, les prétendues races différentes de la nôtre⁴⁷. La relation de Borel ne vise pas à détruire ni à nuire à quiconque ; elle exprime des sentiments personnels nés d'observations faites sur le terrain. Il émet par exemple une comparaison défavorable concernant l'habitat en Gambie en regard de la Suisse. Ce n'est pas du racisme. Il a parfaitement le droit d'exprimer son opinion, qui est par ailleurs intéressante sur le plan architectural. Borel est fasciné, comme beaucoup de voyageurs, par les différences entre les types humains ; il est parfois critique, parfois admiratif. Je ne le trouve pas méprisant. Il use de la liberté d'expression du voyageur, une conquête de la culture occidentale pour laquelle il faut toujours lutter avec force.

Cela dit, il y a des passages clairement racistes dans certains articles comme les « Colonialbilder aus Australien » de Wilhem

Geissmann⁴⁸ parues dans *Fernschau* dont F. Rossinelli traduit un extrait. *Le Globe* ne se serait jamais permis d'éditer de telles lignes. Dans sa revue des articles sur l'exploration de L'Afrique⁴⁹, Angelo Barampama relève qu'il y a eu chez certains auteurs du *Globe* un racisme modéré de type paternaliste. Pour André Langaney, c'est un problème européen : « le racisme colonial était, hélas, un paradigme dominant de la science européenne »⁵⁰. Le tout est d'en déterminer les gradations, et de ne pas loger tout le monde à la même enseigne.

F. Rossinelli montre par ailleurs que la plupart des voyageurs suisses, notamment des missionnaires, ne considèrent pas les Africains comme des gens stupides, mais perfectibles (les Européens aussi l'étaient...). Il établit un parallèle intéressant entre le libre arbitre et le possibilisme, en opposition à la prédestination qu'il associe au déterminisme. Les missionnaires sont des possibilistes (la nature propose, l'homme dispose) ; ils pensent que les Africains se laisseront « civiliser » par la religion chrétienne et le savoir européen pour mieux disposer de leur milieu, en être moins les victimes. Santé, éducation, techniques agricoles, savoir-faire artisanal, pourraient leur être utiles. Comme on le sait, il y a eu des réussites et des ratages. Le déterminisme, c'est la façon de George Montandon⁵¹ d'associer de manière fixiste des « races » à la nature du sol, ce qu'il fait en Ethiopie à la manière du premier Ratzel. A noter que le même George Montandon, qui deviendra l'un des idéologues du régime de Vichy, ne publiera plus d'article dans *Le Globe* après 1923 ; on ne trouve aucun article de nature antisémite dans *Le Globe*.

La colonisation commence par celle des âmes, disait le père François Coillard, l'ami et l'inspirateur d'Alfred Bertrand. C'est la pire, admettait-il. Cette colonisation spirituelle va précéder la colonisation tout court. Les missions romandes comme bâloise seront extrêmement actives en Afrique et ailleurs. Ces missionnaires pensaient bien faire, même s'ils se posaient déjà des questions. Alfred Bertrand, le créateur et promoteur inlassable des Zambéziens, était moins métaphysique que son ami Coillard. C'était un homme d'action, capitaine de cavalerie, dont la devise était : « En avant ! »

Le goût pour la métaphysique et la poésie, voilà ce qui manquait à des scientifiques du type Carl Vogt ou Emile Yung, aujourd'hui mis en question à Genève. Ils mesurèrent beaucoup de critères corporels comme la taille du cerveau, mais ne mesurèrent pas la portée philosophique et

sociale de leurs propos. Précisons qu'ils n'ont jamais fait partie de la SGG ou publié d'articles dans *Le Globe*.

Il faut attendre 1952 pour lire dans *Le Globe* une remise en cause radicale de la manière de faire des missions religieuses. Dans un article décisif en matière décoloniale, le missionnaire protestant Jean Rusillon, secrétaire des Missions évangéliques de Paris, signe un article qui va faire grand bruit, « L'Afrique noire devant notre civilisation »⁵². Les Européens n'auraient pas dû chercher à imposer leur civilisation aux Africains mais les estimer pour ce qu'ils étaient ; leur civilisation était tout aussi intéressante que la nôtre ; nous n'avons pas cherché à la comprendre, regrette-t-il. Aujourd'hui, les missions en Afrique sont toujours très actives mais confiées à des Africains qui respectent le savoir autochtone et veillent à le conserver.

Une histoire fascinante des sociétés de géographie

C'est la partie la plus passionnante de la thèse. Fabio Rossinelli reconstitue et synthétise l'histoire des SG suisses durant leurs heures de gloire. Leur rôle a effectivement été sous-estimé. Il les compare entre elles, analyse leur lien avec le pouvoir fédéral ainsi que leurs relations avec l'outre-mer, mais peu avec les SG d'autres pays. C'est une histoire à rebondissements, avec ses intrigues, ses personnages principaux qui ont donné leur nom à des rues, des places, des écoles, des parcs, des statues. La thèse nous fait plonger au cœur des rouages de l'économie et de la politique suisse, entre 1858, date de création de la SGG et 1914, qui marque la fin ou le déclin des empires en Europe. Cette partie est pleine de leçons pour les SG d'aujourd'hui.

Chaque SG suisse est l'émanation d'une ville ou d'une région avec sa personnalité propre, son autonomie, ses tendances politiques et scientifiques. Contrairement à la plupart des Etats européens, où une société géographique nationale domine l'ensemble, les SG suisses sont autonomes. Elles ont bien résisté au temps ; il en reste cinq ou six. En Allemagne, à la structure politique et scientifique comparable à celle de la Suisse, on en compte plus d'une vingtaine, bien vivantes⁵³. En Allemagne, au XIX^e, la Société de Géographie de Berlin dominait les autres ; aujourd'hui, elle n'a plus que 250 membres alors que celle de Passau, en Bavière, en compte 900. Leur vivacité ne dépend donc pas de la taille de

la ville ou du pays, mais provient de leur insertion dans le tissu régional et de leur positionnement en regard des universités.

Au XIX^e, ce sont les capitales des empires coloniaux qui abritaient les plus importantes d'entre elles, accompagnées de celles de villes de province et d'outre-mer. La France en a compté trente-deux au début du XX^e siècle ; il n'en reste plus que trois : Paris, Bordeaux et Rochefort. Celle établie à Paris, la Société de Géographie, est la plus ancienne (1821) et a fêté son bicentenaire en 2021⁵⁴. Elle compte plus de 800 membres et publie *La Géographie*⁵⁵, une revue attrayante au ton volontiers percutant. Sa livraison de juin-août 2022 est consacrée à l'exposition de la Bibliothèque nationale de France *Visages de l'exploration au XIX^e siècle*. On y lit un article passionnant d'Hélène Blais relevant le côté collaboratif des explorations qui corrige l'image du héros découvrant à lui seul des territoires vierges⁵⁶. En Italie, la SG nationale a son siège dans la Villa Celimontana, non loin du Circus Maximus. Elle publie une importante revue, le *Bollettino della Società Geografica italiana* (1868). Les plus puissantes SG sont celles de Russie (22 000 membres) avec son siège à Saint-Pétersbourg et répartie en branches régionales. Celle d'Ukraine, fondée à Kiev en 1876, était une branche de celle de Russie puis de celle d'URSS, et a pris son autonomie en 1992, juste après l'indépendance du pays (1991)⁵⁷. La *Royal Geographical Society* de Londres compte 16 000 membres et est très liée aux universités britanniques. La Société de Géographie de Genève a compté entre 100 et 300 membres, ce qui en fait une société de taille intermédiaire ; c'est la deuxième plus ancienne du monde francophone. Les SG sont des maquettes des territoires dont elles sont issues et c'est ce qui rend leur étude captivante.

Le destin des SG dans le monde aujourd'hui est très contrasté ; certains parlent de déclin à partir de 1914. En fait, on assiste à un renouveau de ces sociétés dans plusieurs parties du monde et à un abandon de beaucoup d'entre elles pour des causes diverses, comme le manque de renouvellement de leur public. Soutiens locaux, régionaux, nationaux, font leur force mais aussi et surtout la volonté, la capacité d'initiative de quelques-uns, le plaisir de se rencontrer autour de l'expérience voyageuse et des questions clés de la planète. Il y a aussi ce que F. Rossinelli appelle la qualité de leur « cercle de sociabilité ». Une revue est toujours un avantage en termes de projet.

On apprend l'existence de Sociétés de Géographie Commerciale (SGC) dans le triangle industriel de la Suisse. Ces SGC ont duré quelques décennies, comme les autres SGC européennes, trop liées au commerce colonial pour perdurer pendant la phase de décolonisation. Celle d'Aarau a compté plus de 900 membres, venus de toute la Suisse. Voici le tableau des SG suisses aujourd'hui :

Date	Lieu	Nom officiel	Sigle
1858	Genève	<i>Société de géographie de Genève</i>	SGG
1873	Berne	<i>Geographische Gesellschaft in Bern</i>	GGB
1878	Saint-Gall	<i>Ostschweizerische geographisch-commercielle Gesellschaft</i>	OGCG
1881-1896	Herisau	<i>Geographisch-naturwissenschaftliche Gesellschaft in Herisau</i>	GNGH
1884-1905	Aarau	<i>Mittelschweizerische geographisch-commercielle Gesellschaft</i>	MGCG
1885	Neuchâtel	<i>Société neuchâteloise de géographie</i>	SNG
1897-2020	Zurich	<i>Geographische Gesellschaft Zürich</i>	GGZ
1923	Bâle	<i>Geographisch-ethnologische Gesellschaft Basel</i>	GEGB
1947-1982 ?	Lausanne	<i>Société vaudoise de géographie</i>	SVG
1995	Tessin	<i>GEA – associazione dei geografi Bellinzona</i>	GEA

Fig. 1 : Les sociétés de géographie et associations régionales de Suisse. Source : F : Rossinelli (2017)⁵⁸, complété par B. Lévy, 2022.

La SGC de Saint-Gall était très attachée à l'industrie textile. Ces sociétés réunissaient les milieux dirigeants (banquiers, industriels, négociants, politiciens, diplomates, fonctionnaires, enseignants). Elles avaient un franc succès, leurs revues disposaient de moyens importants ; les

entreprises exportatrices y inséraient de la publicité. La SGC d'Aarau publiait trois revues, possédait un musée d'ethnographie et un autre de la photographie. Elles initiaient le public de la région à la géographie, à l'outre-mer et aux produits de la région. Une de ses figures est Emil Hassler, un médecin, naturaliste, botaniste, ethnographe, photographe né à Aarau et qui étudiera la flore du Paraguay ; il sera accusé de fraude pour des explorations qu'il n'a pas faites. L'âme de la société, c'est plutôt Hermann Brunnhofer, professeur et bibliothécaire cantonal argovien. Chacune de ces sociétés se donne un rayon d'action de façon à ne pas empiéter l'une sur l'autre ; ainsi, la SGC de la Suisse Moyenne basée à Aarau couvre les cantons d'Aarau, Soleure, Bâle-Campagne et Lucerne. Quand on feuillette le cahier publicitaire fort de 76 pages en 1888 et placé en fin de volume de la revue *Fernschau*⁵⁹, on trouve les fleurons industriels, touristiques, artisanaux et artistiques de la Suisse et de la région. De la publicité pour des collections de guides de voyage ou un livre comme *À travers l'Asie Centrale* d'Henri Moser paru chez Plon en 1885. Une bonne partie des publicités sont rédigées en français, non seulement celles provenant de Suisse romande (horlogers genevois, absinthe du Val de Travers...), mais d'autres aussi qui proviennent de Suisse alémanique. C'est que le français est parlé par la classe cultivée d'Europe et dans les colonies où ces créations, produits et services sont susceptibles d'être exportés. Des échantillons de nombreuses fabrications étaient exposés au Musée d'Ethnographie de la ville, comme en retour les objets ethnographiques et les produits coloniaux rapportés de l'outre-mer en échange des produits suisses. Alliance du commerce, de l'industrie et de l'ethnographie.

Ces SGC invitaient comme conférenciers, dans la tradition des SG, des explorateurs, des ethnographes, des journalistes, des écrivains (Annemarie Schwarzenbach a été invitée à Saint-Gall) et des scientifiques qui parlaient de ce qu'ils avaient vu et vécu. Il y était peu question de colonialisme ; c'est le contexte qui l'était. Même si des intérêts matériels y étaient intimement liés, il y régnait une réelle curiosité pour le monde. La SGC d'Aarau, au budget dix fois supérieur à celle de Genève, s'est endettée. Le centre de gravité s'est ensuite déplacé vers Zurich. Genève n'a jamais eu de SG commerciale car très peu de commerçants ont joué un rôle dans la SGG mais le lien avec l'ethnographie a été créé et entretenu par Eugène Pittard, anthropologue, pilier de la SGG, qui fonde le Musée

ethnographique en 1901. A Neuchâtel, Bâle et Zurich, les membres fondateurs des SG ont également eu une influence déterminante sur la création des musées d'ethnographie.

A Neuchâtel, c'est Jules Maret et Charles Knapp, un instituteur et géographe autodidacte, qui lancent un appel en 1888 en faveur d'un Musée ethnographique et commercial, après avoir été séduits par la visite de celui d'Aarau⁶⁰. La tentative échoue mais elle sera couronnée de succès quinze ans plus tard par la création du Musée d'ethnographie de Neuchâtel, dont Charles Knapp sera le premier président. On visualise dans l'appel de 1888, les 30 rubriques qui auraient constitué le futur musée⁶¹. C'est très vivant et très éloigné de la présentation désincarnée de bien des musées contemporains.

La Société de Géographie et de Sciences Naturelles d'Herisau (canton d'Appenzell), rassemble quant à elle de 60 à 80 membres passionnés par la Nature et qui ne se reconnaissent peut-être pas dans la SGC de Saint-Gall, la grande voisine. Sociétés de géographie et de sciences naturelles, sociétés géographiques-ethnologiques-ethnographiques, sociétés de géographie commerciale : trois distinctions qu'on retrouvera sous les traits de la géographie physique, la géographie humaine (culturelle), la géographie humaine et économique.

Les sociétés de géographie avaient un rôle d'entre-deux qu'explique très bien Fabio Rossinelli. Elles servaient de supplétifs à des structures qui n'existaient guère encore : chambres de commerce, consulats, bureaux d'émigration, bureaux de renseignements, de placement, foire d'échantillons, sans oublier les chaires d'enseignement de la géographie en Suisse⁶². Par leur réseau de correspondants sur les cinq continents, elles réunissaient des informations dans les domaines de l'exploration, de la géographie, de l'économie, de l'ethnographie, des mœurs et coutumes, de l'agriculture, de la botanique, de la géologie... qui pouvaient être utiles à ceux qui travaillaient outre-mer. Leur mission, en Suisse alémanique notamment, était aussi de fournir du travail dans les domaines de l'exportation de produits suisses, mais aussi dans le secteur de l'importation de matières premières (point peu développé par la thèse). Beaucoup de jeunes Suisses ont ainsi pu vivre leurs premières expériences dans des contrées lointaines où existaient des comptoirs commerciaux, où les SG avaient des correspondants réguliers, où des contacts existaient ; ils n'auraient jamais eu les moyens de s'y rendre par leurs propres moyens.

Les informations commerciales, comme par exemple le niveau de vie et les goûts des populations dans les pays lointains, point crucial pour les exportateurs et le secteur du tourisme, étaient réunies et centralisées par une association géographique faîtière qui regroupait les SG, pour être ensuite transmises au Conseil Fédéral. La thèse montre les limites de cette organisation en grande partie basée sur le volontariat : certains commerçants à l'étranger faisaient de la rétention d'information par crainte de la concurrence ; c'est pourquoi le Conseil Fédéral préféra, dès qu'il en eut la possibilité et les moyens, créer un corps diplomatique et consulaire, indépendant des intérêts privés. Des chambres de commerce furent créées et ce fut l'une des causes du déclin des SGC quelques décennies après leur apparition.

La plupart des articles de leurs périodiques sont scientifiques ou culturels et ne diffèrent pas de ceux de sociétés de géographie tout court ou des sociétés géographiques-ethnographiques, comme s'appelaient celles de Bâle et de Zurich. Simplement, dans chaque numéro, un ou deux articles était consacré à la géographie commerciale, comme par exemple des activités commerciales de la Mission bâloise ou des conseils donnés à de jeunes commerçants suisses désireux de s'implanter au Mexique. Quand on les compare avec le bulletin de la SG commerciale de Bordeaux, on s'aperçoit que celle-ci est beaucoup plus appliquée vers les besoins pratiques et les produits des colonies ou les problèmes de la marine marchande.

Aujourd'hui, sur les neuf SG suisses présentes dans le tableau, il en reste cinq : Genève, Berne, Bâle, Neuchâtel et Saint-Gall. Il s'en est créée une sixième qui est une association, l'Association des Géographes/GEA au Tessin en 1995, qui publie un bulletin. On regrette la disparition de la SG Zurich en 2020, suite à un soutien insuffisant de l'Institut de géographie de l'Université de Zurich. Elle était la plus importante de Suisse en termes de membres (320), mais elle poursuit ses activités de voyages et de conférences au sein des alumni de l'Université de Zurich. Elle n'a plus de publication depuis 1947, année où sa revue *Geographica Helvetica* a été reprise par les universités suisses. L'avenir dira s'il s'agit d'un nouveau départ ou d'une fin programmée.

Peter Jud (1995)⁶³ mentionne aussi une Société vaudoise de géographie. En faisant une recherche dans les archives numériques du *Temps* recouvrant la *Gazette de Lausanne*, j'ai pu en reconstituer partiellement

l'histoire. Elle a été fondée par Henri Onde en 1947, deux ans après sa nomination comme professeur de géographie à l'Université de Lausanne. Henri Onde a d'abord enseigné au Lycée d'Annecy, puis a poursuivi sa carrière à Lausanne (il a aussi enseigné à Aix-Marseille et à l'Institut africain de Genève, Hautes Etudes Internationales). Il a publié plusieurs articles dans *Le Globe*⁶⁴. Cette société vaudoise, centrée sur les conférences et les excursions, ne publiait pas de revue. Ses sujets sont ceux d'une SG généraliste portée sur l'aménagement du territoire, le canton de Vaud et les Alpes, l'enseignement et les voyages. Je n'ai pas sa date de fin, mais la dernière conférence annoncée est celle d'Horacio Capel (Barcelone) sur « La pensée géographique espagnole au XVIII^e siècle », donnée le 27 janvier 1981 au Palais de Rumine à Lausanne.

Sur le plan méthodologique, c'est tout l'intérêt d'une thèse d'histoire que de travailler avec des méthodes d'enquête auxquelles les géographes ne pensent pas. F. Rossinelli va au-delà des informations officielles, bulletins, revues, articles, procès-verbaux publiés, pour saisir les enjeux cachés des SG. Par exemple, il consulte les déclarations de succession d'anciens membres de la SGG et leur trouve des titres bancaires communs émis par un banquier privé genevois, membre de la SGG. L'objet de ces investissements, c'étaient des chemins de fer américains. L'auteur cite un article très fouillé de Paul Chaix paru dans *Le Globe* de 1869 sur la construction de l'*Union Pacific Railroad*, le chemin de fer qui va d'Est en Ouest du continent nord-américain. Paul Chaix reconnaît que le chemin de fer s'avance « en pays ennemi » et que plusieurs ingénieurs et arpenteurs périrent par la main des Indiens⁶⁵. L'inverse était aussi vrai, hélas. C'était une entreprise coloniale. F. Rossinelli pointe aussi la construction du canal de Suez, au cœur également d'intérêts financiers genevois et qui fait l'objet d'un article approfondi du *Globe* en 1860. En somme, la géographie savait se rendre utile aux investisseurs.

Fabio Rossinelli met l'accent sur l'histoire économique – où il excelle – plutôt que sur l'histoire politique locale des SG suisses. C'est un autre sujet que d'étudier leur dynamique locale et l'évolution de leur composition sociologique. Il faudrait le faire cas par cas, ville par ville, canton par canton. C'est compliqué.

A Genève, le cercle de patriciens qui fonde la SGG me fait penser à des libéraux (conservateurs) qui cherchent à retrouver un rôle public dans la

Cité après leur défaite électorale contre les radicaux (progressistes). Les libéraux conservent des leviers économiques (pouvoir financier) et s'investissent dans le champ philanthropique (pouvoir moral). Parmi eux, on trouve des banquiers, des pasteurs, des professeurs, des juristes, des scientifiques, des médecins souvent apparentés entre eux et très liés à l'Eglise protestante ; les radicaux, notamment la bourgeoisie industrielle, commerçante et artisanale, sont faiblement représentés à la SGG à ses débuts. Ils sont laïcs. Au XX^e siècle, il y a évolution. Un radical reprend la rédaction du *Globe*, William Rosier, conseiller d'Etat de l'Instruction Publique qui fonde la première chaire de géographie humaine à l'Université en 1903⁶⁶. Il a co-créé la Faculté des sciences économiques et sociales (SES), une Faculté qui liait l'économique au social et qui a cessé d'exister en 2014.

F. Rossinelli reconnaît que la particularité de la SGG est d'abriter un cercle de socialistes anarchistes (présents aussi à la SNG). J'ajoute qu'Arthur de Claparède, alors président, a soutenu Elisée Reclus et Charles Perron, son cartographe, dans leur projet d'éducation populaire de la géographie : création du Musée cartographique de la Ville de Genève, qui a fonctionné de 1907 à 1922 dans le bâtiment des Bastions de la Bibliothèque de Genève (Ferretti)⁶⁷ et un projet (non réalisé) d'un Globe géant pour l'Exposition Universelle de Paris de 1900. Ce Globe était dépourvu de frontières d'Etats ; c'était une géographie non impérialiste, non nationaliste.

A Aarau, dans un contexte économique difficile, des fonctionnaires, des entrepreneurs et des hommes politiques, dont le maire de la ville, se rassemblent pour fonder la SGC en 1884 : l'éditeur K.H.R. Sauerländer en fera un pôle d'édition géographique, ethnographique et photographique. Il est réputé dans les pays germanophones pour les livres illustrés, d'école et pour enfants. Un autre entrepreneur qui se laisse convaincre est Carl Franz Bally, le fabricant de chaussures, à la tête d'une des industries les plus exportatrices du pays. Bally a besoin de renseignements commerciaux pour ouvrir de nouveaux magasins à l'étranger, et pour importer des peaux de cuir qui seront transformées à l'usine de Schönenwerd (Soleure) qui comptera jusqu'à 3000 ouvriers. Il possède déjà des succursales à Genève et Montevideo (1870), Buenos Aires (1873), Paris (1879), Londres (1882) ... La marque sera l'une des premières à ouvrir une boutique en Chine dans les années 1980⁶⁸. C.F.

Bally était un avant-gardiste techniquement et socialement : vacances et prévoyance sociale pour ses ouvriers, de petites maisons avec jardin (capitalisme paternaliste)⁶⁹. Certes, il s'opposait au syndicalisme (libéralisme économique), mais rien n'indique qu'il sous-payait ses ouvriers. Ces firmes cherchaient à s'étendre sur le plan commercial, elles s'activaient dans la concurrence internationale. Aujourd'hui, ces deux firmes ont été rachetées : Bally par une société de droit luxembourgeois et Sauerländer par S. Fischer, Francfort.

A Zurich, il y a d'abord eu une Société Ethnographique (1887), puis une Société Géographique (1897) et la fusion des deux (1899), qui rassemblait notamment des ethnologues, des anthropologues, des collectionneurs et des professeurs de géographie. On ne connaît pas tous ses membres avec précision car F. Rossinelli s'est vu les portes de ses archives fermées. Peter Jud donne une liste de membres référents⁷⁰ qui confirme la solidité scientifique de la société. La figure fondatrice est Otto Stoll, un médecin qui a d'abord pratiqué cinq ans au Guatemala, où il se passionna pour la culture précolombienne et maya. Il revint en Suisse en 1883 où il écrivit sa thèse d'habilitation sur l'Ethnographie de la République du Guatemala. Il devint professeur d'ethnographie et d'anthropologie puis de géographie à l'Université de Zurich. Il fonda la Collection ethnographique de Zurich qu'il dirigea de 1889 à 1899, aujourd'hui Musée ethnographique de l'Université de Zurich⁷¹. A ne pas confondre avec le Musée Rietberg, créé en 1952 par Eduard von der Heydt (1882-1964), un banquier germano-suisse et collectionneur.

A Bâle, si la SG a été fondée plus tardivement (1923), il faut préciser qu'il y avait déjà une publication géographique datant de XIX^e siècle, les *Geographische Nachrichten* (1885-1896), fondées par le géographe Rudolf Hotz, une publication bimensuelle éditée par Birkhäuser. F. Rossinelli l'assimile à de la géographie coloniale ; c'est à vérifier. F. Rossinelli souligne à juste titre qu'à Bâle, préexistaient la *Naturforschende Gesellschaft in Basel* (1817) qui regroupaient des explorateurs scientifiques rhénans, et l'importante *Basler Mission* (1815), qui, au-delà de son œuvre évangélique, s'occupe aussi de sciences (ethno-anthropologie, zoologie, botanique) et d'affaires, exploitant notamment la production et le commerce de denrées coloniales comme le cacao⁷². A Bâle, il faut mentionner les cousins Fritz et Paul Sarrasin, naturalistes et explorateurs, à Ceylan, aux Célèbes (Indonésie), et en Nouvelle-

Calédonie⁷³. Paul Sarrasin fondera la Société Géographique-Ethnologique de Bâle en 1923, après avoir été président du Musée d’Ethnologie (*Museum für Völkerkunde*), auxquels les cousins firent don de leur riche collection. Le Musée d’Ethnologie, qu’on retrouve parfois sous l’appellation Musée d’Ethnographie, a été renommé le Musée des Cultures de Bâle en 1996.

Remarque conclusive

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette thèse qui est un concentré d’histoire nationale et culturelle de la période moderne en lien avec l’étranger. Le chapitre bâlois montre à quel point les associations entre sciences naturelles, géographie, commerce, ethnographie, art et religion ont été à l’origine de la Suisse cosmopolite du XIX^e siècle. Le rôle des sociétés de géographie, comme celui des missions religieuses, est très bien mis en relief. Il ne faut pas oublier que leurs explorateurs, parfois décriés dans la thèse de F. Rossinelli, ont été les premiers à jeter des ponts entre la Suisse et les mondes lointains.

J’ai personnellement étudié la vie et l’œuvre de l’écrivain suisse d’origine allemande Hermann Hesse. Ses grands-parents maternels, Hermann Gundert, de Stuttgart, et Julie Dubois, de Neuchâtel, se sont connus à la Mission Bâloise de Tellicherry, Kerala, sur la côte de Malabar (sud de l’Inde), là où l’on cultive le poivre noir. L’enfance de Hermann Hesse, à Bâle et dans la Forêt-Noire, a été bercée par le cosmopolitisme ambiant qu’il évoque poétiquement dans *Enfance d’un magicien*⁷⁴. Dans ses *Carnets indiens* (1911)⁷⁵, il va à la rencontre de ce passé familial en compagnie du peintre Hans Sturzenegger, dont le frère commerce avec l’Extrême-Orient. Hesse dépeint avec précision cette atmosphère coloniale un peu décadente, qui va inspirer d’une manière indirecte l’un de ses chefs d’œuvre, *Siddhartha*, un conte indien (1922). C’est une ramification parmi d’autres qui m’est chère.

C’est aussi le mérite paradoxal de cette thèse à la structure très dialectique que d’inciter à des recherches biographiques futures par tous les noms qu’elle brasse et les notices biographiques qu’elle livre. En effet, ce sont toujours des personnes qui nourrissent la substance des associations : leur caractère, leurs qualités humaines, leurs trajectoires, leurs influences dépassent l’étiquetage social auquel recourt parfois la

thèse, comme dans ce passage où l'auteur s'interroge sur la fragilité financière des sociétés de géographie :

« La tendance qu'il me semble pouvoir relever est la suivante : les grands bourgeois qui font partie des sociétés de géographie peinent à payer leurs cotisations. Les comités directeurs eux-mêmes essayent de minimiser les coûts de gestion, sollicitant des collaborations gratuites ou encore des subventions publiques. L'argent, en soi, ne manque pas à la grande bourgeoisie, mais la vie bourgeoise dépend précisément du sous-paiement. Ouvriers, domestiques, jardiniers : il faut tout payer le moins possible. Y compris les cotisations sociétaires. C'est la logique de l'accumulation du capital. En revanche, s'il y a quelque chose à gagner en matière de rentabilité ou d'image, la générosité est de mise. Le paiement devient alors un investissement, ce qui rentre tout à fait dans l'habitus bourgeois. »⁷⁶

Bien que l'on puisse porter un regard différent sur le monde, la thèse de Fabio Rossinelli restera, et pour longtemps, un ouvrage clé sur le rôle historique des sociétés de géographie suisses. Un raisonnement puissant, une clarté de langage éloigné du jargon universitaire habituel, en font un travail de première importance sur le plan factuel. Sa problématique nous fait réfléchir, elle insinue le doute, incite à la remise en question. Elle porte en elle la possibilité d'être réfutée, gage d'un véritable travail scientifique.

Le livre est en accès libre sur le site de l'éditeur – le FNS l'impose à présent pour les livres qu'il soutient –, mais il vaut la peine de l'acquérir et de le lire en toute (in)tranquillité...

Notes et références bibliographiques

¹ Rossinelli, F., 2013, *La Société de géographie de Genève et l'impérialisme suisse (1858-1914)*, Mémoire de maîtrise en histoire contemporaine sous la dir. du Prof. S. Guex, Univ. Lausanne. Prix de la Faculté des Lettres 2014.

² Chaix, B., 2020, « En 1858, Genève se dote d'une Société de Géographie », *Tribune de Genève*, 11-12-13 avril, 18 (en ligne).

³ Jud, P., 1995, Die geographischen Gesellschaften der Schweiz, *Geographica Helvetica*, v. 50, n. 2, 69-72 (en ligne).

⁴ Klausner, F., Schoepfer, I. (dir.), 2016, « Regionalgesellschaften / Sociétés régionales », *GeoAgenda*, 2 (en ligne).

⁵ Rérat, P., Piguet, E. (dir.), 2011, *La "pensée du monde". Une société de géographie à la Belle Epoque*, Neuchâtel, Alphil.

⁶ Gauthier, L., 2013, *Le monde en albums : itinéraires du voyageur Alfred Bertrand (1856-1924) et de sa collection photographique de clichés exotiques (1874-2013)*. Univ. Genève. Thèse (en ligne).

⁷ Montaquila, M., 2014, *La Société de Géographie de Genève et « Le Globe » : une image sur l'Asie (1870-1914)*, Mémoire de maîtrise, dpt de géographie et environnement, Univ. Genève.

⁸ Buysens, D., 2018, « Voyages : les Orient de Gustave Revilliod » in : D. Buysens, I. Naef Galuba, B. Roth Lochner (dir.), 2018, *Gustave Revilliod (1817-1890), un homme ouvert au monde*, Genève, Musée Ariana, Milan, 5 Continents Editions, 65-93 (en ligne).

⁹ Heitmann, M.M., 2018, *L'institutionnalisation de la géographie académique dans les universités de la Suisse romande pendant le XIX^{ème} siècle. Une comparaison du rôle des sociétés de géographie de Genève et Neuchâtel*. Univ. Genève. Mémoire de Master (en ligne).

¹⁰ Lévy, B., 2015, Le Globe : de sa fondation (1860) à sa mise en ligne (2015). Quelques repères historiques et enjeux éditoriaux. *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 155, 109-122 (en ligne).

¹¹ Jud, P., 1989, 100 Jahre Geographisch-Ethnographische Gesellschaft Zürich, *Geographica Helvetica*, 3, 113-151 (en ligne).

¹² Schürpf, M. (Hrsg.), 2006, *Fernschau. Global. Ein Fotomuseum erklärt die Welt (1885-1905)*. Baden, hier + jetzt.

¹³ Dürst, D., 2022, *Geografie als Wohlstandsversprechen. Wie die «Mittelschweizerische Geographisch-Commercielle Gesellschaft» in Aarau (1884-1905) Wissenschaft und Wirtschaft verband*, Mémoire d'histoire, Univ. Zürich.

¹⁴ Pfäffli, L., 2021, *Arktisches Wissen Schweizer Expeditionen und dänischer Kolonialhandel in Grönland (1908–1913)*, Francfort, Campus Verlag (en ligne).

¹⁵ Cf. : <https://www.persee.fr/authority/287983>

¹⁶ <https://www.youtube.com/watch?v=2JkK1pJv2c>

¹⁷ Etemad, B., (entretien avec), 2020, « Henry Dunant était un colon. Mais il a fondé la Croix-Rouge! » par G. Fernandez et K. Wadimoff, in Cattacin, S., Fois, M, *Les colonialismes suisses - Entretiens (Vol. I) Sociograph*, no 49, 44-45.

¹⁸ Cf. <https://www.britannica.com/biography/Henry-Morton-Stanley>

¹⁹ De Laharpe L.-H., 1877, L'exploration et la civilisation de l'Afrique Centrale (Mémoire lu à la première réunion du Comité suisse de l'Association Internationale, le 23 avril 1877.), *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 16, 35-60 (en ligne).

²⁰ Droz, Numa, 1891, Allocution, 10 août, Congrès géographique international, 1891, Berne, p. 40, cité in Rossinelli, F., 2022, op. cit. p. 103.

²¹ Cf. Moynier, G., 1887, *La fondation de l'État indépendant du Congo au point de vue juridique*, Paris, Institut de France, Académie des sciences morales et politiques, (dir. par Ch. Vergé) (en ligne).

²² <https://sgeo-ge.ch/geographie-et-imperialisme-a-geneve-aux-temps-des-colonies-par-fabio-rossinelli/> La Société de Géographie de Genève (SGG) a inauguré son nouveau sigle (SGEO) en 2015. C'est Christian Moser qui l'a trouvé. Nous l'avons adopté car il était plus explicite par rapport à la géographie et c'était une manière de nous différencier de la SGG du passé.

²³ De Laharpe L.-H., 1877, L'exploration et la civilisation de l'Afrique Centrale, op. cit., 57-60.

²⁴ Cf. Ratzel, F., 1988 [1897], *Géographie politique*, trad. P. Rusch, dir. par C. Hussey, Paris Economica.

²⁵ *Id.*, point 157, « Voisinage multiple », 100-101.

²⁶ Guichonnet, P., 1972, Les Valaisans et la colonisation de la Mitidja. *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 112, 17-37 (en ligne).

²⁷ Cf. Raffestin, C., 2019 [1980], *Pour une géographie du pouvoir*, prés. par A.-L. Amilhat Szary, Lyon, ENS.

²⁸ Burnand, F., 2017, Les sociétés de géographie, think tanks d'une économie suisse déjà globalisée, Swissinfo (en ligne).

²⁹ Rossinelli, F., 2022, *Géographie et impérialisme (...)*, op. cit., 19.

³⁰ *Ibid.*, 21.

³¹ *Ibid.*, 21.

³² *Ibid.*, 22.

³³ *Ibid.*, 23.

³⁴ *Ibid.*, 24.

³⁵ *Id. supra*

³⁶ Jean Yann, en 1966, en donne une version humoristique, *Le Pauvre Blanc* : <https://www.youtube.com/watch?v=jj76UehsWaE>

³⁷ Cf. De Beaumont, H.B., 1888, De la projection en cartographie et présentation d'une nouvelle projection de la sphère entière comme planisphère. *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 27, 1-27 (en ligne).

³⁸ De Beaumont, H.B., 1872, Arcachon, son bassin et les landes de Gascogne (suite). *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 11, 32-48 (en ligne).

³⁹ De Beaumont, H.B., 1860, Essais d'agriculture dans le Kamtchatka. *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 1, 117-131 (en ligne).

⁴⁰ Il est injustement accusé de « racisme anti-Noir-e-s » par Mohamedou, M.M., Rodogno, D., 2022, *Temps, espaces et histoires. Monuments et héritage raciste et colonial dans l'espace public genevois : état des lieux historique*, Genève, HEID, 61 (en ligne).

⁴¹ Ferretti, F., Pelletier P., 2013, Sciences impériales et discours hétérodoxes ? Élisée Reclus et le colonialisme français, *L'Espace géographique*, 1, T. 42, 10.

⁴² *Ibid.* p. 6. Cf. aussi : Giblin, B., 2005, Élisée Reclus et les colonisations, *Hérodote*, 2 (n° 117), 135-152 (en ligne).

⁴³ Gobat, A., 1905, *Croquis et impressions d'Amérique*, Berne, Grunau.

⁴⁴ Péaud, L., 2014, *Du projet scientifique des Lumières aux géographies nationales. France, Prusse et Grande-Bretagne (1780-1860)*, Université Lumière Lyon 2 (en ligne).

⁴⁵ Rossinelli, F, *Géographie et impérialisme (...)*, *op. cit.*, 363.

⁴⁶ Borel L., 1866, Voyage à la Gambie. Description des rives de ce fleuve et des populations qui les habitent. *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 5, 5-32 (en ligne).

⁴⁷ Page 353, note 184 de la thèse citant Arendt 2010, 75-117.

⁴⁸ Sur l'aborigène d'Australie, W. Geissmann écrit : «Trop paresseux pour travailler, il recourt à la mendicité [quand] il entre en contact avec les Blancs et à la douce oisiveté [quand] il vit sauvagement. Il mange des lézards, des oiseaux, des serpents, ainsi que des noix et des baies que produisent les arbres de la forêt indigène. Une petite hutte tissée avec des brindilles lui sert de maison [...] La civilisation n'a exercé sur lui qu'une mauvaise influence ; il ne peut pas être tiré vers le haut, ne peut pas être élevé spirituellement. C'est donc une grande bonté du Seigneur qu'il permette à cette race d'hommes de disparaître rapidement de la Terre [pour] faire place à une race supérieure.» In : Geissmann, W., 1886, Colonialbilder aus Australien, *Fernschau*, MGCG, Aarau, v. 1, 29-41, cité et traduit par F. Rossinelli, p. 345 de son livre.

⁴⁹ Barampama, A., 2000, L'Afrique vue à travers les publications du Globe entre les années 1860 et 1910. *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 140, « Cent ans d'exploration à Genève : l'Afrique au tournant des siècles », 9-33 (en ligne).

⁵⁰ Dédé-la-Science, 2022, Pour Carl Vogt, quand même ! *Le Courrier*, 9 mars (en ligne).

⁵¹ Montandon G., 1912, Traversée du massif éthiopien, du désert somali à la plaine du Soudan (1909-1911) ; étude comparée des zones parcourues et de leurs habitants. *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 51, 47-64 (en ligne).

⁵² Rusillon, J., 1952, L'Afrique noire devant notre civilisation. *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 91, 1952, 1-21 (en ligne).

⁵³ <https://geographie.de/die-dgfg/verbände-und-gesellschaften/geographische-gesellschaften/geographische-gesellschaften-in-deutschland/>

⁵⁴ <https://www.bicentenaire-socgeo.com/>

⁵⁵ <https://socgeo.com/category/publications/la-revue/>

⁵⁶ Blais, H., 2022, « Comment raconter l'histoire de l'exploration du monde ? », *La Géographie. Terre des hommes*, 1585, juin-août, 12-17.

⁵⁷ Liens internet de ces SG sous : <https://sgeo-ge.ch/divers-liens-culturels/>

⁵⁸ Rossinelli, F., 2017, Sociétés de géographie et impérialisme suisse au 19^e siècle. Un tour d'horizon et deux exemples représentatifs, *Revue Suisse d'Histoire*, 67/1, 7.

⁵⁹ *Fernschau*, B. 2, 1888, Werbung :

<https://kbaargau.visual-library.de/agkbihd/periodical/pageview/3475>

⁶⁰ Reubi, S., Des études « *purement scientifiques* » au « *développement industriel et commercial du canton de Neuchâtel* » : le Musée ethnographique et commercial comme institution prédisciplinaire, in : P. Rérat, E. Piguët (dir.), 2011, *La « pensée du monde » (...)*, *op. cit.*, 225-231.

⁶¹ Maret, J., Knapp, C., 1888, Appel de la Société neuchâtoise de géographie en faveur d'un musée ethnographique et commercial, *Bulletin de la Société neuchâtoise de géographie*, 283-290, rééd. In : P. Rérat, E. Piguët (dir.), 2011, *La « pensée du monde » (...)*, *op. cit.*, 217-224.

⁶² Heitmann, M.M., 2018, *L'institutionnalisation de la géographie académique (...)*, *op. cit.*

⁶³ Cf. note 3.

⁶⁴ Cf. : <https://www.persee.fr/authority/271914>

⁶⁵ Chaix P., 1869, Chemin de fer pour l'union de l'Atlantique et du Pacifique. *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 8, 45 (en ligne).

⁶⁶ Fischer, C., Mercier, C., Raffestin, C., 2003, Entre la politique et la science : un géographe genevois : William Rosier. *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, t. 143, « Cent ans de géographie à Genève », 13-25 (en ligne).

⁶⁷ Ferretti, F., 2012, Cartographie et éducation populaire. Le Musée Cartographique d'Élisée Reclus et Charles Perron à Genève (1907-1922), *Terra Brasilis*, vol. 1 (en ligne).

⁶⁸ [https://fr.wikipedia.org/wiki/Bally_\(entreprise\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Bally_(entreprise)) et <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/041851/2002-01-12>

⁶⁹ RTS, 2022 : <https://www.rts.ch/info/suisse/13256051-villages-de-marques-ces-entreprises-suissees-qui-ont-marque-la-vie-des-localites-ou-elles-se-sont-implantees.html>

⁷⁰ Jud, P., 1989, 100 Jahre Geographisch-Ethnographische Gesellschaft Zürich, *op. cit.*, 124-125 (en ligne).

⁷¹ In : https://www.musethno.uzh.ch/de/Ueber_uns/geschichte.html

⁷² Rossinelli, F., *Géographie et impérialisme*, *op. cit.*, 232.

⁷³ Cf. Schaer, B.C., 2015, *Tropenliebe. Schweizer Naturforscher und niederländischer Imperialismus in Südostasien um 1900*, Frankfurt/M., Campus.

⁷⁴ Hesse, H., 1975 [1925], *Enfance d'un magicien*, Paris, Calmann-Lévy, 13-38.

⁷⁵ Hesse, H., 1995 [1911], *Carnets indiens*, Paris, José Corti.

⁷⁶ Rossinelli, F., *Géographie et impérialisme*, *op. cit.*, 610.